

**SANTE  
DES ENFANTS ET DES PARENTS  
ENTRE DEUX CULTURES  
L'EXEMPLE DES TOUAREGS EN  
OCCIDENT**

TRAVAIL D'IMMERSION EN COMMUNAUTE

Florence Couchepin

FACULTE DE MEDECINE  
UNIVERSITE DE GENEVE  
2007

## NAISSANCE ET SANTE AU SAHARA

C'était un soir de demi-lune. Un vent frais soufflait par bourrasque, soulevant le sable fin du désert. Les étoiles voilées par instant semblaient s'allumer puis s'éteindre dans la nuit silencieuse. Nous étions depuis un mois dans notre campement d'hiver de Taguéïène, à l'Ouest de la Tadarest. Les nuits avaient été calmes et toutes semblables depuis notre retour de la transhumance qui amène chaque année les nomades touaregs dans les plaines salées de Tiguida. Le quotidien monotone de la saison sèche et froide paraissait avoir définitivement pris le dessus. Je me souviens alors de cette sensation d'avoir été plongé dans un autre monde en l'espace d'un instant. Ma mère m'avait tirée d'un sommeil léger en secouant doucement mon épaule « enkerine », lève-toi. « Tofféinette est en train d'accoucher ! » Je sortis précipitamment de notre « ecarbène », la tente en paille que ma mère confectionne chaque année pour nous protéger du froid mordant de l'hiver. Dehors, régnait une sorte d'agitation solennelle. Munie d'un saut d'eau et d'un des voiles de mon père dont je m'étais saisi au passage, je me présentai discrètement à l'entrée de la tente de la sœur de ma mère.

Un tout petit feu avait été allumé dans l'« ecarbène » lui-même. Les flammes faisaient danser les silhouettes contre la paille sèche des parois. Dans l'obscurité, je devinais à peine ma cousine. Son attitude trahissait une grande souffrance mais elle restait silencieuse et digne. Autour d'elle je reconnus ma tante Hella qui soutenait sa fille, et Oméinette ma grand-mère assise en retrait qui priait. Dans ces moments étranges et inquiétants où un enfant est en train de naître, où une nouvelle personne, une nouvelle vie, arrive sur cette terre et une autre, celle de la mère est soudain remise en jeu, la prière est le seul refuge face à ce que l'on ne peut maîtriser.

Je garde un souvenir très précis de ces événements car c'était le premier accouchement auquel j'assistais. J'avais juste 16 ans. Un âge auquel on a déjà entendu de nombreux récits sur la vie des femmes, les événements mystérieux de l'existence comme la naissance, la maladie et la mort. Cependant toutes ces réalités nous semblent encore bien abstraites et lointaines au sortir de l'adolescence. En effet, quand nous sommes encore des enfants on nous en éloigne pour nous préserver. Les enfants, par exemple, ne participent jamais aux enterrements. Cette cérémonie ne leur est accessible que lorsqu'on estime qu'ils ont acquis assez de maturité et de force pour surmonter une telle épreuve. Car, pour nous, la mort est une réelle épreuve qui plonge tout l'entourage du défunt et même les campements alentours dans une tristesse immense.

Alors que nous faisons face à toutes les difficultés de la vie avec un grand stoïcisme, sans jamais laisser transparaître notre souffrance et notre désarroi, pour dire au revoir à un être cher, toutes les manifestations de chagrin sont admises. Les hommes autant que les femmes s'autorisent des pleurs qui seraient en d'autres circonstances condamnés. La souffrance que peut provoquer la disparition d'un époux ou d'une épouse aimé passionnément à même dans certains cas conduit le conjoint survivant à la folie. Ces cas ont toujours eu, à ma connaissance, d'heureux dénouements par le retour à un état psychique normal du malade mais parfois après de nombreuses années d'égarement.

Ce qui semble beaucoup compter dans la guérison des personnes frappées de folie à la suite d'un deuil est l'attention et la compréhension qu'ils reçoivent de la part de leur entourage. Ce type de folie est considéré comme un état passager auquel on peut venir à bout à force de patience et d'amour. Malgré les dérangements que la personne atteinte de folie peut causer aux autres membres du campement, elle fait l'objet de beaucoup d'égards et de respect. On en prend

soin comme s'il s'agissait d'un enfant. Jamais on ne songerait à l'exclure ou à la marginalisé et encore moins à l'abandonner.

C'est ainsi, nous pensons, que la prière, l'amour et des soins attentifs peuvent sortir une personne en difficulté de quasiment n'importe qu'elle passe périlleuse. Dans l'intimité de l'« écarbène » de ma tante, ce sont ces trois ingrédients qui se mélangeaient pour aider ma cousine dans son accouchement. Heureusement que nous avons cette fois en Dieu et en nous-même pour nous aider à affronter les difficultés de la vie car si nous n'avions pas ça qu'aurions-nous d'autre ? Cette nuit d'hiver, nous avons beau être en 1991, année que nous avons appelée année des Conférences\*, nous vivions dans notre campement encore comme aux temps de mes parents, de mes arrières grands-parents et même de mes aïeux.

Une seule chose peut-être avait changé depuis l'époque de mes grands-parents : la pauvreté. Nos familles ont perdus la plupart de leurs animaux dans les sécheresses qui ont touché le Sahel entre 1969-70 et 1984-85. Et la perte du bétail pour nous nomades c'est la perte de tout : notre richesse, notre dignité et surtout notre santé. Privés de nos animaux, nous n'avons plus assez et, parfois même, plus du tout de lait. Sous-alimentés et affaiblis, nous attrapons facilement toutes sortes de maladies qui étaient assez rares il y a une cinquantaine d'années aux dires de nos anciens.

Certaines maladies étaient même totalement inconnues du monde touareg jusqu'à ces dernières années, si bien que nous les désignons aujourd'hui par les noms que leur ont donnés les ethnies sédentaires du Sahel. C'est le cas de la carence en vitamine A que nous avons appelé du nom haoussa de « demdemi ». De nombreux Touaregs condamnés à la sédentarisation sont atteints de cette maladie. L'arrivée de la nuit est pour eux un moment d'intense frayeur. En Effet, en l'absence d'éclairage public dans les villes et bidonvilles africains où ils se sont échoués, à la tombée de la nuit, ils se retrouvent plongés dans une obscurité inquiétante en raison de leur vision nocturne déficiente.

De plus, sédentarisés par la force des choses, nous constituons une population mal préparée et mal adaptée à la vie des villes. Notre niveau socio-économique très bas, doublé d'un rejet quasi systématique de la part des ethnies sédentaires, fait de nous des proies faciles pour certaines maladies comme la tuberculose. La perte de certaines valeurs ancestrales, l'acculturation, nous expose finalement à de nouvelles pathologies telles que le SIDA et l'hépatite B.

Dans ce contexte sanitaire déjà défavorable, se pose un problème supplémentaire : le manque d'accès à des structures de santé dignes de ce nom. Dans nos régions il n'y a pas d'hôpitaux à l'exception peut-être de celui d'Arlit. Celui-ci est malheureusement trop éloigné pour que nous puissions nous y rendre. A dos de dromadaire il faudrait plus de deux semaines à une personne malade habitant ma région pour parcourir les 450 km qui la sépare de l'hôpital et le trajet en taxi-brousse lui coûterait trop cher pour qu'elle puisse se l'offrir. Donc, en cas de maladie, il ne reste que des dispensaires mal équipés desquels toute aide valable est illusoire.

---

\* Les Touaregs désignent les années, non par un chiffre, mais par un nom qui reprend un fait marquant survenu durant l'année pastorale. L'année des Conférence doit son nom à la Conférence Nationale du Niger qui avait pour but d'instituer le multipartisme et la démocratie. Dans ce contexte il ne reste que le recours à la médecine traditionnelle. Seulement, là aussi, tout n'est pas si simple. Notre médecine, comme d'ailleurs toutes les médecines, ne fournit pas des solutions à toutes les maladies rencontrées. Comme, par ailleurs, les besoins en matière de santé n'ont fait qu'augmenter ces dernières années avec l'affaiblissement général de l'état de santé

des populations touarègues, nous avons fini par avoir l'impression que notre médecine ne valait en fait pas grand-chose. En quête de solutions, nous nous sommes de plus en plus souvent tournés vers le semblant de médecine occidentale que tentent de pratiquer les soignants des structures sanitaires mises en place par l'état du Niger.

— Dans les cas les plus désespérés, de nombreuses personnes tentent le tout pour le tout et consomment les médicaments douteux vendus par des marchands ambulants ou des commerçants sans scrupules. Ceux-ci n'hésitent pas à se faire passer pour des médecins ou, tout au moins, de fins connaisseurs d'une marchandise dont ils ignorent en fait tout. C'est de cette façon que des substances dangereuses ont été ingérées par des personnes qui se sont retrouvées plus malades qu'elles ne l'étaient auparavant à la suite de cette automédication hasardeuse.

En l'absence de soutien extérieur, les femmes continuent ainsi à accoucher dans leurs tentes comme elles le font depuis des temps immémoriaux. Les savoirs qui entourent l'accouchement se perpétuent dans les familles. Ce sont les femmes qui sont les dépositaires de cette science ancestrale. En participant pour la première fois à cet événement, j'allais moi aussi entrer dans le cercle des sages-femmes traditionnelles. Pour cette première fois, je n'étais qu'une assistante silencieuse prête à apprendre les mêmes gestes que ceux qui ont entourés ma venue au monde. Je regardais ma grand-mère, ma tante et ma mère officier telles des spécialistes. Lorsque l'accouchement devint imminent, ma grand-mère interrompit ses prières et se leva. Elle remplaça Hella au chevet de ma cousine. Ma tante mit chauffer de l'eau sur des braises retirées du feu qui illuminait l'« écarbène » puis elle s'assit près du foyer pour surveiller la cuisson. Oméinette encourageait d'une voix douce sa petite fille. Pour améliorer son confort, elle l'aida à s'installer sur le côté. Tofféinette gémissait de douleur. Lorsque la tête du bébé vint au jour, ma grand-mère, d'un geste délicat et tendre mis sa main sur le ventre de ma cousine pour lui transmettre symboliquement du courage. Nous attendîmes dans un silence religieux que Tofféinette réunisse ses dernières forces pour mettre au monde son enfant. Ma mère pris le bébé de ses deux mains et m'invita à s'avancer avec le couteau du bébé.

Chez nous, dès qu'une naissance s'annonce, Nous faisons confectionner un couteau neuf par les artisans forgerons. Celui-ci est utilisé durant les premiers mois de la vie du bébé pour lui prodiguer ses premiers soins corporels. Mais avant tout usage, il est inauguré en coupant le cordon ombilical. C'était moi qui allais procéder à cette « inauguration ». Ma grand-mère me montra l'endroit où je devais couper le cordon. Je coupai avec un peu d'hésitation à l'endroit indiqué. Elle m'expliqua qu'il fallait toujours laisser le cordon assez long pour préserver le bébé. Cette petite action que je venais d'effectuer me donna l'étrange impression d'avoir grandi d'un coup et me laissa songeuse. Ma grand-mère me ramena à la réalité en me demandant d'amener l'eau que ma tante avait fait chauffer pour le premier bain. Je versai l'eau tiède dans un grand bol. Oméinette y plongea délicatement le bébé et le lava avec beaucoup de soin. Puis elle me fit signe de préparer le voile de mon père. Une fois celui-ci déplié, elle y posa l'enfant et l'enveloppa avant de le mettre dans les bras de Tofféinette.

Pendant tout ce temps, ma mère était restée vers ma couine pour la reconforter. Ma grand-mère pris le relais pour libérer ma mère qui sorti afin de piler du bois d'« aboraq » reconnu pour ses vertus absorbantes et antiseptiques. Elle revint vers ma cousine et appliqua la poudre sur les blessures causées par l'accouchement. Puis elle installa Tofféinette dans une position agréable en lui enjoignant de garder les jambes serrées pour maintenir la poudre d'« aboraq » à l'endroit voulu.

Chez nous, nous pensons que le placenta doit sortir doucement du ventre de la jeune maman pour ne pas la blesser. Il faut parfois attendre plusieurs heures pour qu'il s'en aille. Pour faciliter l'expulsion du placenta, nous donnons une grande portion de bouillie de mil à la

maman qui doit l'ingérer dans son intégralité. C'est Hella qui prépara ce repas et l'amena à sa fille. Je pu constater que la recette faisait son effet car peu de temps après avoir fini la bouillie, Tofféinette fut libérée du placenta. Ma mère me chargea d'aller l'enterrer profondément dans le sable, à l'écart du campement.

Je partis seule dans la nuit. Le vent était retombé et à présent je pouvais voir les constellations se détacher sur le fond obscur de la voûte céleste. Je reconnaissais « Talemte »\*, la chamelle et « Alagode »\*\* son chamelon, « Achéite ahade »\*\*\*, les filles de la nuit, « Amanare »\*\*\*\*, le guide, ... Je voyais aussi la voie lactée qui découpe le ciel en deux, tel un chemin mystérieux. La lune s'était déjà couchée à l'horizon mais les étoiles faisaient briller le sable et à elles seules illuminaient suffisamment la nuit pour guider mes pas.

Je repensais à tous les événements qui venaient de se produire. Ce soir, j'avais compris que ma cousine me considérait comme une des personnes les plus proches d'elle. Elle avait quatre ans de plus que moi mais depuis toujours nous avons été très étroitement liées. Pourtant, elle ne m'avait jamais dit que je comptais spécialement pour elle. En m'invitant pour assister à son accouchement, elle m'avait fait un grand honneur et m'avais du même coup fait passé ce message d'attachement. Chez nous, on ne parle pas tellement de ses sentiments mais plutôt on les manifeste par des comportements. Je sais qu'une femme choisit toujours pour accoucher d'être entourée des femmes qui lui sont les plus chères. Ce soir, j'avais donc compris que ma cousine m'aimait beaucoup, j'avais aussi compris comment j'étais née. Je n'avais jamais osé demander à ma mère comment j'étais venue au monde. Ce sont des choses qu'on ne demande jamais par pudeur et par respect.

Maintenant, j'avais une image de ce qu'est un accouchement. Je me demandai comment sera le mien. Serai-je autant courageuse que Tofféinette, ou serai-je une de ces femmes que l'on entend crié de douleur à travers le silence du désert. Car, il est vrai que toutes les femmes n'ont pas non plus la chance de Tofféinette pour qui tout s'est bien passé. Parfois, les accouchements durent des jours, les femmes souffrent et quand elles n'en peuvent plus elles crient, appellent leur père au secours comme des enfants en perdition. Ces cris glacent le sang des pauvres papas impuissants qui ne peuvent rien faire si ce n'est rester dignes, à distance de la tente où la vie de leur fille se joue. Les hommes n'ont pas le droit d'assister aux naissances. Cet événement sacré n'appartient qu'aux femmes. Ils ne peuvent qu'imaginer, comme moi j'avais imaginer jusque là. Mais eux, c'est pour leur restant de leur vie qu'ils ne sauront jamais. Soudain l'idée étrange que mes deux petits frères, eux non plus, ne sauraient jamais comment ils sont nés et comment leurs enfants naîtront me traversa l'esprit...

---

\* « Talemte » désigne la Grande Ours

\*\* « Alagode » désigne la Petite Ours

\*\*\* « Achéite ahade » désigne les Pléiades

\*\*\*\* « Amanare » désigne Orion

Je me demandai aussi comment s'appellerait la petite fille qui venait de naître. On ne lui donnerait un nom que dans sept jours. Peut-être s'appellerait-elle « Tatrîte », l'étoile ? Dans tous les cas, son baptême serait comme tous les baptêmes, une grande fête durant laquelle on l'honorait publiquement pour l'accueillir dans notre société. Du statut de « tamagarte », invitée, elle deviendrait l'une des nôtres, une « tamazourte », une touarègue, à part entière. Puis dans deux mois, elle quitterait la tente de Hella sa grand-mère pour aller avec sa mère vivre dans la tente de cette dernière. Chez nous, une petite fille est déjà une femme à part entière dès

sa naissance, c'est pourquoi sa grand-mère lui fera à elle et à sa mère du henné de protection pour le voyage. C'est un henné spécial qui recouvre les pieds et les mains comme des gants. Les femmes en font chaque fois qu'elles doivent affronter le monde étrange et dangereux du désert que nous appelons « essouffe ». Si le bébé de ma cousine avait été un garçon, tous les rituels entourant sa naissance seraient exactement les mêmes que pour une fille à l'exception de celui du henné. En effet, les hommes n'ont pas besoin de protection particulière pour affronter « essouffe ». Nous considérons qu'ils ne risquent rien puisque, selon notre croyance, contrairement aux femmes, ils n'appartiennent pas au monde civilisé symbolisé par la tente et le campement. Leur univers d'origine est justement « essouffe », le désert.

Tout en marchant, je réfléchissais encore. Je pensais à Tofféinette qui allait rester deux mois chez sa maman. Ce serait deux mois bénis durant lesquelles tout serait mis en oeuvre pour quelle soit bien et heureuse. Les femmes du campements lui feront les meilleures choses à manger, lui rendront visite et l'aideront à s'occuper de sa petite fille pour qu'elle puisse se reposer et reprendre vite des forces. Il faut qu'aucun soucis ne la tourmente afin qu'elle puisse faire connaissance avec son enfant et créer des liens solides avec lui.

Nous pensons qu'une femme qui vient de donner la vie est irrésistiblement belle. C'est pourquoi elle devra mettre de vieux habits et défaire ses tresses pour dissuader les « Kel essouffe », les esprits du désert, de s'intéresser à elle. Car, ils sont là, ils rodent et pourraient la tuer pour se l'approprier. Dans le meilleur des cas, ils pourraient venir troubler son esprit et la rendre triste. Ce sont là, les explications que nous avons pour imaginer la mort ou le vague à l'âme qui menace les jeunes mamans. Comme nous n'avons pas les moyens de protéger mieux Tofféinette de ces dangers, nous essayerons de la tenir à distance des esprits du désert. En plus d'en prendre grand soin et de lui ôter tous les attributs de la beauté (habits élégants et tresses), nous disposerons des protections tels qu'un paravent tissé en brindilles de graminées sauvages au nord de son lit car, pense-t-on, les « Kel essouffe, » viennent toujours du nord pour attaquer. Nous mettrons aussi à ses côtés une lame dont le métal a la vertu de faire peur aux esprits. Pourvu que Tofféinette survive, pensais-je. Pourvu que les « Kel essouffe » qui partagent notre vie dans le désert ne viennent pas la chercher.

Dans tous les cas, moi aussi j'avais mon rôle à jouer. Il fallait que je creuse le sable bien profondément pour dissimuler au mieux le placenta et ne rien laisser transparaître de cette nouvelle vie qui venait de voir le jour dans l'« écarbène » de ma tante.

## RENCONTRE ENTRE DEUX MONDES

En 1996 nous avons entendu que des Occidentaux allaient venir pour construire un château d'eau au sud de notre territoire. Ils cherchaient des maçons parmi la population locale pour réaliser la construction. Heureusement, mon père avait quelques connaissances dans le domaine. Au lendemain des sécheresses de 1985, mon père avait cherché un emploi pour sauver notre famille de la misère. Au Niger, il avait longtemps cherché du travail. Les sédentaires se

méfiaient de cet éleveur qui parlait difficilement leur langue et qui osait prétendre à un emploi comme un vrai citoyen nigérien. Comme nombre de ces frères, cousins et amis touaregs, il n'avait finalement jamais trouvé d'activité rémunérée. Contraint par la nécessité, il était finalement parti pour la Libye où il avait été engagé sans trop de difficulté comme maçon par une entreprise de construction. C'est ainsi qu'il avait appris l'art de la maçonnerie.

Après plusieurs années passées en Libye à travailler comme maçon mais aussi comme boulanger, employé dans de grandes exploitations agricoles et comme cantonnier, il était revenu vivre parmi nous. Son absence nous avait beaucoup pesé mais grâce à l'argent qu'il avait gagné nous avons pu racheter des animaux pour poursuivre la vie nomade que nous aimions. Quand le projet d'édification du château d'eau se mis en place, il se présenta personnellement à l'O.N.G. qui l'engagea. Mes parents décidèrent de fixer momentanément leur campement le temps que dureraient les travaux. Notre tente s'était immobilisée et une vie de semi-nomadisme s'organisa. Pendant que mon père exerçait ses talents de maçon, mes deux jeunes frères parcouraient chaque jour une vingtaine de Km à pied pour mener paître nos animaux dans des pâturages chaque fois différents afin ne pas épuiser les précieuses ressources en herbe.

Les Touaregs qui avaient été engagé par l'O.N.G. étaient encadrés par une équipe de jeunes volontaires occidentaux. Ces gens venaient d'un monde que nous ne connaissions pas du tout. Ils nous intriguaient par leur gentillesse et leur inadaptation à la vie du désert. L'un d'eux, Jean-Christophe, me plaisait bien avec ses cheveux de la couleur des l'herbes sèches. D'ailleurs lui aussi devait bien m'aimer car il me regardait souvent et me souriait. J'appris par un cousin qui parlait français que Jean-Christophe avait cherché à obtenir des informations à mon sujet. Il voulait mieux me connaître mais n'osait que rarement me parler. De plus nous avons beaucoup de mal à nous comprendre parce qu'il ne parlait pas du tout ma langue, la tamajaq et moi je ne pouvais m'exprimer que dans un français très rudimentaire.

Un soir, il vint me voir dans la tente de mes parents, puis un deuxième soir. Nous discutons tant bien que mal. Il me parla de l'Europe. C'était la première fois que j'entendais parler d'une façon détaillée de cette contrée lointaine que je ne connaissais pas. J'essayais d'imaginer ce qu'il me décrivait. Lui me posait des questions sur ma région et ma culture :

« Je ne comprends pas, me dit-il une nuit, je croyais qu'en Afrique les hommes avaient plusieurs femmes... Pourquoi ton père n'en a qu'une ? » Quelle question ! ? « Bien sûr qu'il n'en a qu'une ! Les Touaregs n'ont jamais plusieurs femmes !!! C'est totalement inimaginable qu'un homme puisse en avoir plus d'une. De même qu'il est inconcevable qu'une femme puisse avoir plus d'un mari. C'est vrai, avais-je ajouté, que j'ai entendu dire que les Haoussas et les Zarmas en avaient plusieurs. Mais ce n'est pas notre cas. »

« Pourquoi mangez-vous avec des cuillères alors que les ethnies du sud mangent avec les mains ? » « Pourquoi ça t'étonne qu'on mange avec des cuillères ? Vous en Europe, ne mangez-vous pas aussi avec des services ? » « Oui mais nous nous sommes civilisés. Vous... » « Nous sommes des sauvages ? C'est ça que tu n'oses pas me dire ? » « Oui, en quelque sorte... Vous êtes nomades, vous n'avez pas de vraies maisons, Vous errez dans le désert... » « Je sais que les gens de l'extérieur pensent que nous sommes des sauvages, lui avais-je répondu avec calme. C'est l'avis des peuples sédentaires du Niger. Mais nous nous ne nous trouvons pas du tout sauvages. Nous avons une société bien structurée dans laquelle chacun à sa place. Nous respectons les plus faibles. Si nous nous déplaçons c'est parce qu'il le faut. Dans les zones arides que nous habitons le sol ne peut pas supporter que nous restions toujours au même endroit car il est trop fragile et s'épuiserait. Nous ne pouvons pas non plus le cultiver car rien ne peut pousser dans ces régions si ce ne sont des herbes du désert spécialement adaptées. C'est pourquoi nous élevons nos chèvres, nos moutons, nos vaches et nos dromadaires. Ils broutent et nous donnent du lait, notre nourriture et notre « eau potable ». En se déplaçant avec eux sur un parcours bien

défini pour chaque famille, nous arrivons à vivre du Saharo-Sahel sans le détruire par notre présence. »

« Si je te comprends, vous pratiquez une sorte de grande jachère à l'échelle d'une région. Chaque famille fait un cycle pastoral entier en une année sur un territoire qu'elle occupe par tradition. » Il avait ajouté, pensif : « En fait vous n'erre pas... Vous vous déplacez d'une manière rigoureuse et savamment définie pour réussir à vivre sur des terres inhospitalières qui n'ont jamais intéressé personne à part vous... Vous habitez là parce que vous aimez la liberté. Je crois que vous avez trouvé dans cette vie ascétique, parmi vos animaux, l'existence qui vous convient... » « Je ne sais pas mais en tout cas, pour rien au monde je ne souhaiterais changer de vie », avais-je affirmé avec assurance.

Six mois plus tard, pourtant, nous célébrions notre mariage. J'avais accepté de l'épouser et de le suivre en Europe. Nous ne nous connaissions pas encore très bien mais je l'aimais et il m'aimait aussi. Comme le projet de construction touchait à sa fin et qu'il allait bientôt devoir quitter le Niger, il avait demandé ma main à mon père. Mon père était très étonné mais en son nom et en celui de ma mère il avait accepté car chez nous les enfants sont libres et personne ne peut leur dicter leur vie. Tout au plus, on peut les conseiller. C'était ce qu'avait fait ma mère : « Prends soin de toi ma chérie. Prends garde à ta santé. Reviens bien vite nous voir. Nous serons toujours là pour toi. N'oublie pas qu'il ne faut jamais vivre en couple avec quelqu'un qu'on n'aime plus. Ça détruit l'âme et ça rend malade. Si tu ne t'entends plus avec Jean-Christophe demande-lui qu'il te ramène chez nous. » Après avoir rassurer ma mère que je n'oublierais jamais ses conseils, je parti et une nouvelle vie commença.

## VIE ET SANTE EN OCCIDENT

Mes premiers mois en Europe ne se passèrent pas sans peine. Nous étions arrivé en Hiver, à la veille de Noël. Pour la première fois de ma vie je n'ai plus vu le soleil pendant plusieurs jours en raison des nuages. Cette absence de lumière créait dans mon esprit une sorte de désorientation spatiale et temporelle. Je n'arrivais plus à me situer par rapport aux quatre points cardinaux comme savent si bien le faire tous les nomades. Je trouvais les journées courtes. Le soir la nuit qui tombait déjà à 17h00 me donnait du « échéqueye », du vague à l'âme. Je ne sais



pas si Jean-Christophe s'imaginait tout ce que je traversais comme épreuves. J'avais du mal à lui en parler car dans mon éducation on m'a toujours appris à ne jamais se plaindre. Cependant, il avait dû voir que quelque chose n'allait pas bien car il m'avait dit à plusieurs reprises que j'avais changé. Il faisait aussi tout ce qu'il pouvait pour que la vie me soit agréable.

Il est arrivé que des personnes fassent des remarques désobligeantes à mon égard. Jean-Christophe a toujours pris ma défense et ne cessait de me dire de ne pas prêter attention aux méchantes choses que je pouvais entendre. Mais comment ne pas se sentir concerner par de mauvaises paroles ou des attitudes de rejet ? En plus, je n'aurais jamais pu imaginer que l'on témoigne de l'hostilité à quelqu'un qui vient de l'extérieur. Dans notre tradition, l'étranger est toujours un hôte. D'ailleurs il n'existe qu'un seul terme pour désigner « étranger » et « hôte ». C'est « amagare ». Le même nom que l'on donne à tous les enfants entre leur naissance et leur baptême.

Il faisait froid et mon corps avait du mal à s'adapter à tant d'humidité. Je ressentais des maux de tête quasi incessants. J'avais aussi des sortes de petites fièvres que nous rencontrons chez nous quand nous changeons d'alimentation. C'est vrai que depuis mon arrivée j'avais découvert toutes sortes d'aliments étranges pour moi. En fait, tout était plus ou moins nouveau puisque jusque là je ne m'étais nourrie que de lait, de fromage, de mil, de viande et de quelques baies sauvages. Je constatai avec plaisir que certains plats européens à base de viande avaient presque le même goût que ceux préparés par ma mère.

Heureusement dans ce contexte de grande acclimatation, ma belle-famille et mon mari étaient là pour me soutenir et m'entourer. Ils s'inquiétaient de ma santé. « Il faut mangé des fruits et des légumes pour avoir des vitamines » me répétaient-ils sans cesse. Cependant, c'était difficile pour moi de m'adapter à cette « végétation ». Chez nous ce sont les animaux qui mangent de la verdure, pas les humains. Les vitamines nous sont fournies par le lait cru que nous buvons quotidiennement. « Quelle drôle d'idées » pensais-je en croquant dans mes premières pommes. Je me forçais à manger des bananes, des poires, des carottes, de la salade. Aujourd'hui encore, je n'ai pas réussi à m'y faire. Jusqu'à présent, pour en consommer, il me faut sans cesse penser à leurs vertus et à la nécessité qu'il y a à les avaler ici pour ne pas tomber malade à cause d'une alimentation déséquilibrée.

Mise à part la problématique des fruits et des légumes qui n'est toujours pas résolue pour moi, je m'adaptais plus ou moins bien à ma nouvelle vie. Ma famille me manquait mais je m'encourageais en pensant que je la reverrais bientôt. En effet, nous avions déjà, dès mon arrivée en Europe, pensé à un futur voyage au Niger pour que je puisse revoir les miens. J'ai, cependant, très vite déchanté. A peine quelques mois après mon arrivé, j'ai découvert que j'étais enceinte. Je pensais retourner chez moi pour accoucher. Mais ici, les gens qui prenaient connaissance de mon projet, me dissuadèrent de repartir en m'expliquant les risques que je pouvais encourir à donner la vie sans assistance moderne, dans une tente traditionnelle. Au vu de leurs arguments, je me résignai et je décidai de rester en Europe.

Pendant toute ma grossesse, je me suis sentie très seule. Je n'arrivais pas à parler librement de ce que je vivais avec le gynécologue qui me suivait. Il essayait de m'expliquer comment un bébé grandit dans le ventre de sa mère. Mon imaginaire n'était absolument pas compatible avec les explications scientifiques qu'il me délivrait à grand renfort de schémas explicatifs et d'échographies. Je vivais le fait d'être enceinte comme une « tamazourte » du désert. Malgré le fait que je vivais en Europe, je ressentais mon bébé et me l'imaginais conformément aux représentations que les femmes de chez moi m'avaient transmises.

Cette fracture culturelle atteignit son apogée au moment de l'accouchement. Le jour fatidique, mon mari m'amena à la maternité. Je me retrouvai dans un univers blanc et aseptisé totalement opposé à l'univers sombre et feutré de la tante de ma mère. Je me sentais en milieu hostile malgré les efforts du personnel soignant pour me mettre à l'aise. Mon mari qui souhaitait

assister aux événements m'accompagnait. C'était lui, un homme, le seul être cher que j'avais pour l'instant en Europe, qui allait jouer le rôle de la parenté féminine qui aurait dû m'entourer pour ce grand événement. Quand je repense à la nuit de la naissance de la fille de Tofféinette, je réalise soudain à quel point la vie peut nous réserver des surprises.

Le médecin m'avait proposé une péridurale pour améliorer mon confort mais j'avais refusé souhaitant que tout ce passe de la manière la plus naturelle possible. Au moment de l'accouchement mon sentiment de détresse et la douleur furent tels qu j'appelai mon père au secours : « abbanine ! abbanine ! Au secours ! » En vain. Il était si loin qu'il ne pouvait même pas entendre mon cri. Ce jour là, un petit garçon était né. Nous lui donnâmes le prénom de Julien.

Les jours qui suivirent je me sentis très désemparée. Personne de ma famille n'était présent pour l'accueillir. J'avais l'étrange impression d'avoir donné la vie à un orphelin. Par chance, nous pûmes quand même joindre un cousin par téléphone pour lui annoncer la naissance. Il s'engagea à célébrer son baptême dans le campement de mes parents, le septième jour de sa vie, afin qu'il trouve sa place parmi les nôtres. Ici tout le monde se réjouissait de l'heureux événement. Mon mari et ma belle-famille étaient comblés de bonheur. Je créai secrètement autour de moi les conditions nécessaires pour ne pas intéresser les « Kel essouffe ». Qui sait, les esprits du désert habitent peut-être toute la terre et pas uniquement les contrées arides. Pendant deux moi, je mis mes plus vieux habits et gardai sur moi une petite lame protectrice que m'avais remise Tofféinette la veille de mon départ du Niger.

## UNE ETRANGE EXPERIENCE MEDICALE

Quand Julien eu deux ans, nous prîmes la décision de retourner chez moi, en famille. Maintenant il devait être assez grand pour supporter le voyage. Car, si moi j'avais souffert de l'adaptation à la vie en Europe, lui aurait aussi à supporter l'adaptation à la vie de ma région. Dans la perspective de notre départ, nous allâmes tous les trois voir notre médecin de famille. Celui-ci prescrivit un traitement de prévention contre le paludisme à mon fils et à mon mari. Quelle ne fût pas ma surprise quand il me recommanda, à moi aussi, de suivre une prophylaxie. J'avais vécu des années au Sahel sans aucun traitement et là, il fallait que je prenne des médicaments. Notre médecin prit la peine de m'expliquer les raisons qui faisaient que, pour moi

aussi, un traitement préventif était nécessaire. Je compris ces arguments et n'opposai aucune résistance. Aujourd'hui, je le remercie de sa patience et de l'ouverture d'esprit qu'il a eu pour comprendre ma réticence.

Une fois de retour chez mes parents, je vécus une expérience incroyable qui me fait réfléchir aujourd'hui encore. Pour saisir le contexte il est important de préciser que, depuis mon arrivée en Europe, je me suis familiarisée avec la médecine occidentale à laquelle je reconnais de grandes qualités. Ainsi, c'est devenu presque un automatisme pour moi de réfléchir en terme de traitement occidental lors de maladies. D'où cette histoire :

Le soir de notre arrivée au Niger, nos avions dormi chez un oncle exilé à Niamey, la capitale. Julien qui avait échappé à ma surveillance avait bu l'eau stagnante d'une flaque. Lorsque nous arrivâmes au campement de mes parents, le lendemain soir, il avait de la fièvre et une forte diarrhée. Je fus prise de panique et expliquai à ma mère qu'il fallait absolument que je l'emmène dans un dispensaire pour qu'il se fasse soigner. Le lendemain, à l'aube, j'enfourchai l'âne de ma mère avec Julien dans les bras et je parti à travers le désert en quête d'un centre de santé. Je rencontrai après quelque heures une petit bâtisse d'apparence resseinte. Les panneaux solaires qui en ornaient le toit me rassurèrent : dans ce lieu je devais trouvé une aide adéquate. Quand j'entrai, la réalité me rattrapa. Je fus accueillie de façon glaciale par un Haoussa qui me dit : « Tu veux quoi encore, la rouge\* ? » Je n'avais même pas eu le temps de lui expliquer ce qui m'amenait, que l'homme s'avança vers un bocal ouvert rempli d'un liquide (à mon avis de l'eau) et de grosses seringues. Ces seringues étaient énormes. Leur aspect me rappelait étrangement celles que j'avais vues utilisées par des vétérinaires lors de campagnes de vaccination du bétail. Il se saisit de l'une d'elle et s'approcha de Julien pour le piquer en marmonnant qu'il lui fallait une « bonne injection à ce gosse ». Tétanisée par la seine, j'eus tout de même le réflexe de retirer mon enfant pour lui épargner la piqûre. Scandalisée, je lançai à l'homme : « mais, tu fais quoi ? Tu veux juste le piquer avec ta grosse aiguille à bétail ? Et pourquoi ? Tu n'as même pas de seringue ! Je n'ai pas confiance en ton aiguille ! Comment peut-elle être stérile, elle était dans de l'eau avec d'autres aiguilles ? » A quoi l'homme me répondit d'un ton dédaigneux : « Tu n'as même pas d'argent ! Je ne peux pas faire plus à ton enfant ! » « Si, j'ai de l'argent, beaucoup d'argent ! » lui dis-je avec fermeté. Comme par miracle, il sorti d'un tiroir une seringue enveloppée d'un emballage stérile et une petite fiole d'antibiotique! \*\*

---

\* « rouge » est le nom que les sédentaires noirs du Niger donne au Touareg

\*\* Ce récit est une histoire vraie qui s'est produite en l'an 2000

Depuis ce jour-là, je m'interroge : j'ai pu épargner à mon enfant une piqûre autant inutile que dangereuse mais les nomades, ma famille, ma mère, mon père, mes deux jeunes frères, eux, que peuvent-ils faire dans une telle situation, sans argent et sans connaissance des maladies qui peuvent être transmises par du matériel médical non stérile ?

## EPILOGUE

Aujourd'hui mon fils vient de fêter ses dix ans. Nous formons une famille unie et heureuse entre culture touarègue et occidentale. Je mesure chaque jour d'avantage la chance que nous avons d'avoir deux référents pour construire nos vies et trouver des solutions à nos problèmes de santé. Je constate finalement que notre enfant n'est pas le seul métisse de la famille : nous sommes maintenant tous les trois métisses pour notre plus grand bien. Cette ouverture sur plusieurs horizons est une richesse que je souhaite à d'autres.

Nequou ouélette Mandame  
Edèguiène 12 juillet 2007

## BIBLIOGRAPHIE

- De l'entre-deux à l'interculturalité : Richesse et embûches de la migration : Marie-Andrée Ciprut, Institut Universitaire d'Etudes du Développement, IUED, novembre 2001
- Le voyage en « chaud » et « froid » : conceptions thermiques des Touaregs : Christina Figueiredo-Biton, in Voyager d'un point de vue nomade, sous la direction de Hélène Claudot-Hawad, Editions Paris-Méditerranée, Paris, 2002
- « Lait d'honneur et seins charitables » A propos des pratiques d'allaitement non maternel chez les Touaregs de l'Azawagh (Niger) : Saskia Walentowitz, in Allaitements en marge, sous la direction de Doris Bonnet, l'Harmattan, 2002

